

## NOTICES NÉCROLOGIQUES

### NASSIVET (PIERRE-FRANÇOIS)

Angers 1846-1851

Le 24 octobre 1883, un cortège nombreux accompagnait à sa dernière demeure la dépouille mortelle de notre Camarade Nassivet, décédé à Nantes, le 22 octobre.

Sa mort a été une surprise douloureuse pour tous, car il a été enlevé, après une courte maladie, à sa famille et à ses amis.

Tous les Anciens Élèves présents à Nantes, et plusieurs, des villes voisines, avaient tenu à honneur de suivre son cercueil, qui disparaissait sous les fleurs ainsi que sous les couronnes déposées par les Anciens Élèves, par des amis et par ses ouvriers.

Au cimetière, personne n'a cru devoir prendre la parole sur sa tombe, mais par l'émotion peinte sur le visage des assistants, il était facile de voir

combien Nassivet laisse de regrets à tous ceux qui l'ont connu.

Ayant accepté la mission de faire une notice nécrologique sur notre Camarade, je vais essayer de retracer les principales phases de la vie de cet homme de bien.

Nassivet (Pierre-François) était né à la Gaubretière, près les Herbiers (Vendée), le 21 mai 1831.

Entré à l'École en 1846, il en sortit en 1851.

Il semble ainsi qu'il y soit resté 5 ans. Cela tient à ce qu'il dut, par suite de maladie, redoubler sa seconde année, et que, à sa sortie, avec la promotion 1847-50, il fut appelé par son rang à faire une quatrième année d'études.

Cet essai d'une quatrième année, pour un certain nombre d'élèves, ne dura pas longtemps, parce qu'il ne pouvait pas donner de résultat utile, faute d'une organisation convenable.

Je ne puis résister au désir de citer, tout d'abord, un fait personnel qui montre, dès cette époque, le caractère aimable et l'esprit conciliant de Nassivet.

Quand j'entrai à l'École, seulement le 14 octobre 1847, Nassivet était déjà à l'infirmerie, et il partit en convalescence, sans que je l'aie connu.

A la rentrée, l'année suivante, j'aperçus, en me promenant sous les cloîtres, une figure nouvelle pour moi, et croyant avoir affaire à un conscrit, je lui dis, suivant la coutume : Conscrit, comment

t'appelles-tu ? Nassivet ne répondit pas, mais il me regarda en riant d'un air qui voulait dire : le plus conscrit des deux ce n'est pas moi.

Nous fîmes alors ample connaissance et à partir de ce moment, il s'établit entre nous une intimité qui a duré jusqu'à son dernier jour.

En 1851, les travaux industriels n'avaient pas encore pris un grand développement, et, en sortant de l'École, Nassivet travailla avec son oncle, M. Clenet, ancien Élève de l'École d'Angers, qui était alors directeur de filature, à Fontaine-Daniel (Mayenne); puis, après quelques mois, il se rendit à Nantes où il entra dans les ateliers de M. Voruz.

Vers la fin de 1852, Nassivet partit pour Paris où, sur la recommandation de son oncle, qui connaissait particulièrement M. Flaud, il entra dans la maison de ce constructeur.

Il y resta pendant trois ans et demi environ, employé tantôt au bureau de dessin, tantôt au montage des machines, à l'extérieur, travail pour lequel il avait un goût plus prononcé.

Il travailla ensuite chez un inventeur de je ne sais plus quel appareil, qu'il avait connu chez M. Flaud, et qui avait voulu se l'attacher; mais l'affaire ne réussit pas, et Nassivet dut se retourner d'un autre côté.

Il entra alors, en 1856, au bureau des études du chemin de fer de Lyon.

Le travail exclusif de bureau lui souriait peu, car il ne convenait pas à son tempérament et il préférait de beaucoup la construction mécanique elle-même et les travaux pratiques. Dès ce moment il était facile de voir que Nassivet cherchait à se fixer d'une manière définitive ; aussi il retourna à Nantes où il se sentait attiré comme par un centre important, près de son pays, et où il s'était créé déjà de nombreuses relations parmi ses anciennes connaissances.

Après être resté quelques années comme contre-maitre chez MM. Bauquin frères, fondeurs et constructeurs de travaux métalliques, il s'établit lui-même à Nantes, en 1859, en s'associant avec un ancien Camarade, Massonnet.

Il s'adonnèrent d'abord à la construction des machines à battre, et ne tardèrent pas à être posés et connus avantageusement. Ils obtinrent un grand nombre de médailles dans tous les concours où ils présentèrent leurs machines.

Massonnet étant venu à mourir, Nassivet resta seul à la tête de son établissement, à partir de 1865, et alors il lui donna tout le développement dont son intelligence et son activité étaient capables.

En même temps que des machines à battre, Nassivet s'occupa de la construction des locomobiles, des machines fixes et de bateaux, de dragues, etc., et, pendant l'année terrible, il travailla, comme

tous les constructeurs à même de le faire, à l'armement pour la Défense nationale.

En 1860, peu après s'être établi, Nassivet avait épousé sa cousine, une femme distinguée, d'une intelligence supérieure et de l'esprit le plus cultivé.

Une charmante famille, composée de quatre enfants, remplissait son intérieur, et c'est au moment où il aurait pu commencer à jouir du fruit de ses travaux, en se reposant sur son fils aîné, sorti de l'École l'année dernière, que la mort est venue l'enlever prématurément.

C'est à ce fils qu'incombe aujourd'hui la tâche d'être le chef de la maison et l'appui de la famille. Son guide naturel ne pourra certes pas être remplacé, mais il n'a qu'à suivre sa trace en s'inspirant de ses idées et de ses principes; et je crois être l'interprète de tous en lui disant qu'il peut compter sur les bons avis comme sur les conseils de ceux qui ont connu son père.

S'il peut être une consolation à la douleur si légitime de la veuve et des enfants de Nassivet, ce sont les démonstrations spontanées, ainsi que les nombreuses marques de sympathie qui leur sont venues de tous côtés.

On peut dire de lui qu'il n'avait pas d'ennemis, car son caractère affable et bienveillant attirait l'estime et l'amitié. Ses confrères mêmes, qui auraient

pu voir avec quelque amertume un concurrent faire sa place et s'élever un peu à leurs dépens, n'avaient avec lui que les relations les plus cordiales.

Je crois que Nassivet fit partie de la Société des Anciens Élèves pendant son séjour à Paris; mais une fois à Nantes, il perdit la Société de vue, et dut se faire admettre de nouveau en 1868. Depuis lors il n'a pas cessé d'être sociétaire.

Les Anciens Élèves perdent en lui un excellent Camarade, mais tous ceux qui l'ont connu intimement perdent un ami sûr, loyal et dévoué.

Repose en paix ! cher ami !

Novembre 1883.

E. TROUILLET.